

*Avant de devenir écrivain, ce qu'il entreprit très tôt, Alexandre Soljénitsyne commença par être un lecteur boulimique. Dès l'enfance, il lit tout ce qui lui tombe sous la main : des classiques russes et français ou américains en traduction... À dix ans, ayant déjà décidé d'être écrivain, il dévore Guerre et Paix – et ambitionne d'écrire quelque chose dans ce genre.*

*Sa mère, Taïssia, fille d'un fermier très enrichi, a fait des études supérieures, elle connaît plusieurs langues et se destine à devenir l'agronome de son père, projet qui tourne court du fait des événements de 1917. Cette même année, elle a rencontré Isaak Soljénitsyne (le patronyme de l'écrivain aurait dû être Isaakiévitch, un fonctionnaire ayant confondu le patriarche avec le prophète Isaïe, le voilà pourvu du patronyme Issaïevitch), dernier fils d'un paysan moyen qui lui aussi a fait des études, mais s'est engagé comme artilleur en 1914 et trouve moyen, en juin 1918, après la paix de Brest-Litovsk, de se blesser dans un accident de chasse. Son fils Alexandre (diminutif : Sania) naître six mois plus tard. Sa mère, veuve à vingt-quatre ans, ne se remariera jamais. Elle emmène au bout de quelques années son fils vivre avec elle (difficilement : elle gagne sa vie comme sténo-dactylo, elle était aussi pianiste...) à Rostov.*

*Sania est un excellent élève. Il tient le journal de sa classe. Alexandre et ses deux copains Nikolai Vitkiévitch (Koka) et Kirill Simonian forment un trio d'inséparables, les « Trois mousquetaires » (Alexandre Dumas a toujours été populaire en Russie). Deux filles viendront ensuite compléter le trio à l'université de Rostov : Lydia Éjéretz et Natalia Réchétovskaïa. Les cinq se baptisent modestement « l'Invincible armada ». En matière de Lettres, Rostov ne vaut pas tripette. Alors, Alexandre s'inscrit en maths-physique, et les cinq en chimie. Ils y feront d'excellentes études. Bien que Soljénitsyne ait à un certain moment considéré ces études comme une perte de temps – sa vraie passion, c'était la littérature – les mathématiques vont à plusieurs reprises lui sauver la vie.*

*Ayant toujours (peut-être un souvenir émotionnel du grand-père avec qui il lisait le journal, le vieux se demandant quelle catastrophe allait encore lui tomber dessus – d'ailleurs il finira dans les geôles du NKVD) ressenti un grand manque d'enthousiasme à l'égard de Staline, Alexandre, qui rêve toujours de devenir écrivain, a une illumination à l'automne 1936 en se promenant boulevard Pouchkine, à Rostov : il va écrire la véritable histoire de la révolution ! Il n'a pas encore dix-huit ans, mais entretemps, il est devenu marxiste-léniniste. Sans doute un effet de la propagande permanente, envahissante et écrasante qu'entretient le régime. Un peu comme, au seizième siècle, il était difficile, dans la sphère de la Chrétienté, de ne pas être chrétien... Il se méfie toujours de Staline, mais n'a pas remarqué que les gens ont commencé à disparaître en quantité appréciable. Les procès de Moscou le laissent dubitatif, mais il ne comprend pas pourquoi les inculpés avouent. En tout cas, son histoire de la révolution, il finira (en y mêlant des éléments concernant sa propre famille représentée par des personnages revenant dans le récit, son père devenant par exemple Sania Lajénitsyne...) par l'écrire, bien plus tard, mais entretemps sa perspective aura changé du tout au tout, et il aura écrit dans l'intervalle ce monument aux victimes des bolcheviks, puis du stalinisme, L'Archipel du Goulag.*

*Tout en poursuivant leurs études scientifiques, les trois mousquetaires se sont inscrits par correspondance au MIFLI, le grand institut de philosophie, littérature et histoire de Moscou. Natacha (Natalia Réchétovskaïa) étudie quant à elle au Conservatoire, c'est une pianiste de première force. Les trois garçons lui tournent autour. Alexandre étudie l'anglais et l'allemand, il se mettra au latin en 1940. C'est un boulimique et il « travaille comme cinq » selon ses propres dires plus tard.*

En 1941, ils ont fini leurs études à Rostov. Alexandre avait déjà une bourse, ses excellents résultats lui permettent d'en décrocher une plus conséquente pour aller étudier à Moscou, au MIFLI, en deuxième cycle. Entretemps, Natacha et lui sont devenus enseignants au nord de Rostov, dans la même école, d'ailleurs ils se sont mariés en avril 1940 – on peut penser que les deux rivaux n'étaient pas trop contents.

Sania débarque donc à Moscou le... 22 juin 1941, premier jour de l'attaque allemande. Il a le même réflexe que le père qu'il n'a jamais connu, mais dont sa mère lui a beaucoup parlé, il veut s'engager et devenir artilleur. Mais il est refusé par la commission médicale, le docteur lui signalant qu'il a une grosseur anormale à l'aîne, et que cela peut devenir dangereux. Il va ronger son frein quelques mois, il retourne enseigner. En octobre, la situation est si grave qu'on ne fait plus la fine bouche, on incorpore tout le monde. Mais il se retrouve à l'arrière, à s'occuper de chevaux, besogne très nouvelle pour lui. Il continue à rêver d'artillerie et à le faire savoir. Pendant ce temps-là, Koka Vitkiévitch est au front depuis le début, mais pas Kirill Simonian, il a été barré parce que son père, une quinzaine d'années plus tôt avait abandonné tout le monde pour filer en Perse, il ne devait pas adorer le nouveau régime.

Sania n'aura pas totalement perdu son temps avec ses chevaux car il a avec lui un Sibérien placide qui lui montrera ce qu'il ne sait pas faire et qu'il observera – à chacun son Platon Karataïev. Le tout en gardant dans la serviette de prof qu'il a emmené avec lui un bouquin qu'il n'ose pas montrer, car il est rédigé... en allemand. C'est un livre d'Engels, mais quand même.

Un commissaire politique et un gradé soupçonnent qu'il n'est pas à sa place et l'envoient au début de 1942 du côté de Stalingrad. De là, on l'expédie dans une première école d'artillerie, où il n'est pas admis car il n'est pas officier. Finalement, il atterrit dans un institut de Leningrad transféré à Kostroma, et il y reste. Il rattrape le temps perdu et se distingue vite, il se retrouve parfois à faire cours. Compte tenu de l'urgence, la formation ne dure que quelques mois, et il en sort lieutenant. En fait, il pourrait partir dans une académie militaire compléter ses études d'artillerie, mais il tient absolument à aller au front. En attendant, il s'inquiète pour sa mère dont il est sans nouvelles et dévore toute la bibliothèque de l'institut.

À l'automne 42, il est nommé dans une division d'artillerie, il prend la tête d'une batterie de repérage acoustique. Mais il reste à l'écart du front quelques mois encore. Il lit tout ce qui lui tombe sous la main. En février 43, sa division sort de la réserve et monte au front. À Stalingrad, Paulus a capitulé.

En mai 43, il retrouve Koka Vitkiévitch qui, lieutenant-chef d'une compagnie de chimistes, guerroyait tout près de lui. Ils discutent longuement de la guerre et de l'après-guerre sur le plan politique. Ils entreprennent une correspondance imprudente (les allusions à Staline sont assez transparentes) que la censure interceptera et à laquelle le contre-espionnage commencera à s'intéresser, d'autant qu'il y est question de leur action politique future, chacun a sur lui un exemplaire d'une « résolution » rédigée en commun... L'activité littéraire de l'un doit s'appuyer sur la science historique de l'autre – le chimiste Koka s'intéresse aussi à l'histoire.

Pendant ce temps-là, Alexandre a commencé à rédiger des carnets de guerre. Il accompagne l'Armée rouge dans sa progression vers l'Ouest. En août 44, il apprend que sa mère est morte de maladie (tuberculose) et d'épuisement. Il s'en voudra longuement, d'autant qu'il faisait partir à Natacha, et non à Taïssia une grande partie de sa solde d'officier.

Il est décoré, passe capitaine. Il pense sans cesse à son futur d'écrivain politique. Il prévient Natacha que leur vie risque d'être rude. Il ne croit pas si bien dire. Le 9 février 45, le capitaine Soljénitsyne est arrêté en Prusse orientale par le SMERCH chez son chef. Il est envoyé sous escorte à Moscou. Direction la Loubianka. Il y sera interrogé pendant

*plusieurs semaines par un instructeur du NKVD. Vitkiévitch sera arrêté de son côté. Il sera condamné par la cour spéciale du NKVD à huit ans de camp.*

*Il se retrouvera dans différents camps pas très loin de Moscou, survivra, puis se fera embaucher en tant que savant dans des charachkas - des instituts fermés de recherche, Béria fait feu de tout bois pour donner à Staline la bombe atomique. Il restera plus longtemps dans la dernière, à Marfino, un quartier en périphérie de Moscou. il y rencontre des gens avec qui se noueront des liens plus ou moins solides, Panine et Kopelev, notamment.*

*En mai 50, comme il n'a pas fait des pieds et des mains pour rester dans la charachka de Marfino – travailler pour le tyran ne lui dit rien, il relatera le travail en question dans Le premier cercle – il est renvoyé avec Panine en prison. Ils partent ensuite pour un camp spécial au Kazakhstan, à Ekibastouz. À la différence de ses premiers camps de travail, celui-ci regroupe exclusivement des politiques. Alexandre y deviendra maçon, expérience qu'il retranscrira dans Une journée d'Ivan Denissovitch. Il participera à une révolte des zeks (les gens privés de liberté), puis se fera opérer par un chirurgien détenu, la tumeur à l'aîne ayant fort grossi.*

*Peu à peu, les relations avec Natacha se sont distendues, même si une tante de celle-ci lui enverra de précieux colis jusqu'au bout. en fait, elle a divorcé unilatéralement et surtout s'est mise en ménage avec un collègue de l'institut de chimie où elle maîtresse de conférences, sa thèse passée.*

*Et, depuis la charachka, il a écrit, sur de minuscules bouts de papier qu'il brûle ensuite après avoir versifié le texte qu'il apprend par cœur, en s'aidant d'un chapelet dont les grains sont en mie de pain durcie, cadeau de prisonniers catholiques baltes. Il retient dans sa tête des milliers de lignes. Il les couchera sur le papier quand il sera en relégation. Car au début 53, il a fait son temps, il est libéré – les agents prennent tout leur temps, et on lui apprend qu'il est condamné à la relégation à vie, une trouvaille du NKVD ou du Ministère de l'intérieur qui va en fait lui servir. On les emmène de prison en prison, en train, en camion, pour les lâcher à Kok-Terek – Le peuplier vert, en kazakh. Il y a bien une allée de peupliers, mais c'est la steppe désertique, dans le coin. Interdiction de sortir de sa zone de relégation, sous peine de repasser par la case départ : vingt ans de camp. Merci bien.*

*Il débarque à Kok-Terek au tout début mars 53. Staline meurt deux ou trois jours après... Celui qu'il appelait le Caïd dans ses lettres à Vitkiévitch, celui qu'il n'appelait plus que le tyran a cassé sa pipe. Intense joie – qu'il doit cacher, tout le monde se lamente, dans le bled, en tout cas, affecte de se lamenter. Il s'est trouvé une maisonnette et jouit du silence, des étoiles qui la nuit remplacent l'électricité qui ne s'éteignait jamais dans les baraques, à Ekibastouz... En avril, l'Inspection académique du coin le recrute comme prof de maths-physique. Il a comme élèves des enfants du cru et aussi, dans une autre classe, des fils de relégués et de déportés : Coréens, Allemands, Ukrainiens, Grecs. Il retrouve cette activité d'enseignant avec un immense bonheur et se donne à fond. Et le soir, il écrit.*

*Mais la maladie revient, sous forme de douleurs au ventre qui deviennent intolérables. Il se rend à l'hôpital et y fait la connaissance d'un autre relégué, le docteur Zoubov, obstétricien, ancien zek lui aussi. Les deux hommes vont sympathiser, le couple Zoubov – Nikolaï et Éléna –, plus âgé qu'Alexandre d'une vingtaine d'années, vont devenir pour lui des amis sûrs, chez qui il cachera quantité de textes, en même temps que des parents. Très habile de ses mains, Zoubov lui confectionnera une série de caisses à double fond qu'il utilisera pendant des années pour cacher ses écrits. En attendant, il souffre le martyr. Fin novembre, il est autorisé à se rendre à l'hôpital régional, à Djamboul. Les médecins consultés sont plus que pessimistes. Mais un autre médecin, un Grec nommé Antaki, lui recommande d'aller se faire soigner, non pas à Alma-Ata (capitale du Kazakhstan, à l'époque) mais à Tachkent. Il lui parle aussi d'une racine spéciale. Un autre petit vieux lui a donné une autre décoction. Il a aussi entendu parler d'un champignon...*

Il revient à Kok-Terek, reprend ses cours tant bien que mal. Il essaye ses décoctions. Cela lui réussit un peu. En décembre, il a trente-cinq ans. Autorisé à s'y rendre, il arrive à Tachkent et débarque au service d'oncologie début janvier 54. Le traitement sera lourd et pénible – radiothérapie et chimiothérapie, auxquelles s'ajoutent les décoctions qu'il continue à boire en cachette. Mais ça marche. Quand le printemps arrive, il se sent quasiment guéri – il y aura des rechutes, il lui faudra refaire une chimiothérapie à plusieurs reprises. Il a raconté dans *La main droite – nouvelle traduite sur ce blog et qui introduit l'univers du Pavillon des cancéreux – la sensation de renaissance qu'il a éprouvé à ce moment.*

Retour à Kok-Terek. À l'été il reçoit une lettre de Natacha, qui prend de ses nouvelles et lui propose de correspondre. Comme la solitude lui pèse et qu'il redoute les indiscretions, il lui demande de venir illico – il est prêt à effacer le passé –, ou de lui préciser ses intentions. Tout entière dans sa liaison avec Somov, son compagnon, et dans son rôle de mère de substitution (Somov, veuf, avait deux garçons), elle ne trouve pas les mots pour lui répondre. L'affaire rebondira trois ans plus tard.

Le climat politique évolue peu à peu en URSS. En 1955, Adenauer obtient de Khrouchtchiov l'amnistie pour les Allemands emprisonnés après la guerre. La situation devient curieuse : les zeks anciens combattants du front (côté Armée rouge) attendent la leur, d'amnistie. Sur le conseil de Panine et de Kopelev, Soljénitsyne adresse à l'automne une demande de réhabilitation. Il lui faudra attendre plusieurs mois : le vingtième Congrès du PCUS intervient en février 56, c'est le Congrès du « rapport secret ». Alexandre renouvelle sa demande. En avril, il reçoit du bureau du MVD (Ministère de l'Intérieur) de Djamboul une attestation selon laquelle sa condamnation est abrogée et sa relégation annulée.

En juin 56, l'année scolaire terminée, il quitte Kok-Terek. Il a déjà vendu la bicoque qu'il avait achetée avec sa paye d'enseignant. Il quitte avec soulagement l'Asie centrale – quarante degrés et vent de sable –, mais il regrettera par la suite l'ardeur à l'étude de ses élèves de là-bas. Ses amis les Zoubov sont pour le moment obligés de rester.

Il se rend à Moscou où l'attendent Panine et Kopelev. Puis va voir Lydia Éjéretz – laquelle a divorcé après la guerre de Kirill Simonian, qu'elle avait épousé –, où l'attend Natacha. Il lui remet un texte ancien, des vers qui lui étaient consacrés du temps de la charachka, et qu'il n'avait pas pu lui envoyer. Ambiguïté ? Malentendu ? Il prétendra que c'était un cadeau d'adieu – d'ailleurs, en quittant Moscou, il va dans l'Oural faire la cour à une jeune parente des Zoubov, sans succès –, mais elle est bouleversée en lisant ces vers et retombe amoureuse de lui.

Il s'est fait engager comme professeur de maths-physique par l'Inspection académique de Vladimir. On lui a proposé vingt-deux places. Des gens ayant fait des études supérieures et ne demandant pas une grande ville, ça ne court pas les rues. Examinant les dossiers, il en retient deux : Le champ -Vladimir (qui deviendra Le haut champ dans Matriona) et Torfoprodukt. Il va voir le premier village : trop compliqué d'y vivre. Reste Torfoprodukt... Il va sur place – cette fois c'est possible, il y a l'électricité et le chemin de fer de Moscou passe non loin. Avec près de trente heures de cours (mais lui n'est pas feignant), ce qui va lui faire un salaire appréciable.

Il est donc nommé à l'école de Mézinovski – à côté de Torfoprodukt – à compter du 24 août 1956. L'affaire de sa réhabilitation complète traîne en longueur. C'est un enseignant toujours très investi dans son activité, mais il évite ses collègues. Il n'évoque pas son passé de zek, lorsque le censeur lui transmettra l'annonce (enfin !) de sa réhabilitation complète, il garde pour lui la nouvelle. Il ne parle même pas de sa maladie, on le voit dans les bois chercher des racines et des champignons... Il a trouvé à se loger à deux kilomètres de son école, chez une vieille femme, **Matriona Vassilievna Zakharova**. Il se liera peu à peu à elle et ne l'oubliera jamais. Deux-trois ans après la catastrophe qui survient au début de 1957, il racontera cette histoire...

*Il a communiqué sa nouvelle adresse à Natacha, au cas où elle voudrait lui écrire. Avec un post-scriptum évoquant gentiment leur rencontre de Moscou. Natacha interprète cela comme un feu vert et se met à lui envoyer une rafale de lettres. En retour, il lui balance ce qu'il a sur le cœur : bien la peine de jouer au piano les grands Romantiques pour se défaire de lui en silence. Il se montre assez dissuasif, évoquant sa maladie, les deux enfants dont s'occupe Natacha. Mais elle lui répond que, pour elle, c'est déjà de l'histoire ancienne. Sania lui écrit qu'il leur faut tirer ça au clair et lui propose de venir – il est célibataire depuis de longues années...*

*Elle débarque à Torfoprodukt le 21 octobre – l'insurrection de Budapest débutera deux jours plus tard. Elle restera quelques jours avec lui chez Matriona – laquelle s'est discrètement éclipsée. Bien sûr, ils redeviennent des époux. Il va lui montrer les textes sur lesquels il travaille. En février 57, ils font enregistrer à Mézinovo leur remariage.*

*À la mort de Matriona, Alexandre a été habiter chez l'une des belles-sœurs de celle-ci. Au printemps, il expédie à Riazan, chez Natacha, une partie de ses affaires; L'année scolaire finie, ils se retrouvent à Moscou, font ensuite une croisière sur la Volga et l'Oka et débarquent à Riazan. C'est dans cet appartement (deux pièces partagées avec Natacha et sa mère, mais il y a en bas une petite cour ombragée où il va travailler) qu'il rédigera le récit qui va le mettre sur orbite, Une journée d'Ivan Denissovitch, dont le premier titre est d'ailleurs Ш-854, numéro matricule que les zeks des camps spéciaux portaient accrochés à leurs habits.*

*Il se fait nommer dans une école de Riazan, celle-là même où étudia un certain Ivan Pavlov, au siècle précédent. Même système qu'à Kok-Terek ou Mézinovski : activité d'enseignant assidue et intense, animation de clubs d'élèves, mais pour le reste, motus et bouche cousue. Son temps libre est consacré, à de rares sorties près, à ses travaux d'écriture. Pour l'instant, il s'agit de littérature clandestine, dans la vieille tradition russe. Cela va durer des années : en 1959, il a écrit en moins de deux mois Une journée, il retravaille sans cesse la grosse nouvelle commencée en relégation, Le premier cercle, met en chantier L'archipel, pour se rendre compte qu'il manque de matériel, il lui faudra recueillir des témoignages pendant dix ans. Il jette aussi des ébauches de sa grande histoire de la révolution, la future Roue rouge... Il rédige aussi le scénario d'un film qui ne verra jamais le jour à propos des révoltes dans les camps, Les tanks connaissent la vérité.*

*Été 59 : le couple est allé rendre visite aux Zoubov, qui avaient pu quitter Kok-Terek et s'étaient installés en Crimée – dans une région qui va bientôt devenir zone militaire, à cause de la présence de la flotte de la mer Noire. C'est là qu'il va commencer, en s'abritant de la chaleur, à rédiger le récit consacré à Matriona dont Tvardovski modifiera le titre – comme d'ailleurs il remplacera Ш-854 par Une journée... Le texte sera terminé à Riazan.*

*La littérature clandestine (en russe : du sous-sol), c'est bien joli, mais n'avoir que quelques lecteurs n'a rien de satisfaisant. Mais il observe le fameux « dégel » khrouchtchévien avec méfiance et il a le plus profond mépris pour la littérature officielle d'alors : ces gens-là n'ont rien à dire, ou ne disent pas la vérité. J'ignore s'il a eu vent de la mésaventure de Vassili Grossman avec Vie et Destin, mais il n'a aucune envie de se voir barboter ses manuscrits – dont certains sont déjà retapés à la machine, Natacha participe. Mais la situation va changer radicalement en 1961 : d'une part, il « craque » et Natacha le convainc de la laisser montrer Ш-854 à des amis à elle, un mathématicien de Moscou, Tiéouch, et son ancien directeur de thèse. Tiéouch est tellement enthousiasmé par le texte qu'il va le passer (sans autorisation) à des collègues à lui... Le cercle des lecteurs s'agrandit, sort du monde des zeks. Du coup, Soljénitsyne se dit que ses écrits pourraient aussi intéresser les malades : il rédige rapidement La main droite, prélude au Pavillon des cancéreux...*

*D'autre part, il se passe des choses sur le plan politique : le vingt-et-unième Congrès du PCUS, au printemps 59, a été plus régressif qu'autre chose, et rempli de*

*rodomontades proclamant la victoire du socialisme et prévoyant le communisme en 1980 – avec le dépassement des USA, le tout sur la base de statistiques mensongères. Mais à l'automne 1961, au vingt-deuxième Congrès, Krouchtchev, pouvant et voulant écarter ceux qui le gênent encore, relance ses attaques contre Staline – ce qu'on appellera la déstalinisation, notamment marquée par la sortie du sarcophage de Staline du mausolée de la Place rouge. Il faut dire toute la vérité au peuple, etc. Dans la foulée, le rédacteur en chef de la revue Novy mir, Alexandre Tvardovski (personnage complexe, khrouchtchévien convaincu, ce dernier ne veut pas rompre avec le régime et Soljénitsyne le poussera dans ses derniers retranchements. Leurs relations seront tumultueuses, mais Tvardovski va jouer un très grand rôle dans les débuts tonitruants de Soljénitsyne, et ce dernier, à sa mort à la fin de l'année 1971, en fera un hommage vibrant) adresse une volée de bois vert, pour qui a des yeux et des oreilles, aux écrivains soviétiques de l'époque : la littérature a pris du retard sur le Parti, elle traîne la jambe, les chers confrères sont hypocrites et pusillanimes. En lisant cela, Alexandre est remué : le moment est venu. Il décide de faire parvenir, par l'intermédiaire de Kopelev, qui a entretemps intégré l'Union des écrivains, le manuscrit de Ш-854 à Tvardovski. Ce qui a bien lieu, grâce à l'entremise d'Anna Berzer, secrétaire de la rédaction. Tvardovski n'en dort pas de la nuit. Au matin, il fait venir son adjoint et Kopelev, il tempête : à éditer, à publier à tout prix, cela vaut les Souvenirs de la maison des morts, il va remuer ciel et terre, aller jusqu'à Nikita... Nous sommes en novembre 61. Cela va prendre un an, et Nikita se sera fait lire le texte. Feu vert. Le récit paraît dans le numéro 11 de la revue, en novembre 1962, et le succès est incroyable : cent mille exemplaires sont écoulés en vingt-quatre heures.*

*Au début de l'année, la revue avait demandé à l'auteur s'il avait d'autres textes à présenter. Méfiant celui-ci s'était contenté (gardant par devers lui le Cercle et le Pavillon) de montrer de courts récits – regroupés dans les Miettes, ou Miniatures – et une nouvelle plus longue, au titre un peu long : Il n'est de village qui tienne... C'était l'histoire, rédigée en 1959 elle aussi, de Matriona. Tvardovski avait de toute façon haussé les épaules : impubliable, ce truc. Il faut dire que la campagne soviétique aux débuts de la période khrouchtchévienne y est un brin malmenée. Mais, à la suite du succès colossal d'Une journée, Tvardovski, qui saute de joie tout en conseillant à Alexandre de garder son sang froid, décide de publier cette nouvelle. En changeant son titre, qui va devenir, mot à mot : La cour de Matriona. Les premiers traducteurs adopteront : La maison de Matriona.*

*La poétesse Anna Akhmatova, qui rencontrera Soljénitsyne en décembre 62 et lui conseillera elle aussi de garder la tête froide (elle lui dédicacera un recueil de ses œuvres de façon prémonitoire : « À Soljénitsyne, aux jours de sa gloire, Akhmatova » Elle a vu juste, des jours plus difficiles viendront...) a lu ce texte, qu'elle aime encore plus qu'Une journée d'Ivan Denissovitch. Qu'elle voulait déjà faire étudier à tous les écoliers soviétiques !*

*Des jours plus difficiles surviendront aussi pour le couple Alexandre-Natacha, rabiboché de façon peut-être artificielle en 1956. Retrouvailles que Soljénitsyne qualifiera plus tard de pas de clerc funeste. Entretemps, il aura quitté Natacha pour une autre Natalia. Mais cela est une autre histoire...*

*J'ai pioché de nombreux éléments biographiques dans le livre de Lioudmila Saraskina (en russe) et quelques compléments chez Georges Nivat, ainsi que dans les propres textes de Soljénitsyne, comme L'Archipel du Goulag, Le chêne et le veau ou Les invisibles, dans des traductions françaises.*

*Pour la traduction de la nouvelle, je me suis appuyé (en m'en écartant deux ou trois fois sensiblement) sur l'ancienne traduction due à Léon et Andrée Robel, Julliard éditeur.*

*Soljénitsyne est un auteur difficile. Dans ses pérégrinations, il a avalé les quatre tomes du dictionnaire de Dahl (le médecin qui avait en vain soigné Pouchkine après son duel et avait ensuite rédigé un vaste dictionnaire, doublé d'un dictionnaire de proverbes et d'expressions) et possède un vocabulaire très étendu, qu'il élargit encore avec ses propres mots à l'occasion, comme le faisait Lieskov un siècle plutôt. De plus, il reproduit ici le parler des habitants. Tant et si bien que le traducteur se trouve parfois devant des termes ayant le charme du mystère...*